

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

DE MONTREAL,

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 3^{me} JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO DE L'ÉCHO PARAITRA LE 16 AOUT.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 2 Aout 1860.

No. 15.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Essai sur Mario Stuart, par M. Frs. Benoit, (fin).—Une perle de plus à la couronne de l'Eglise.—Des Théâtres, leurs dangers du côté des pièces qu'on y joue.—L'instituteur modèle.—Une recette pour apprivoiser les natures méchantes et sauvages.—La Rose.

Chronique de la Quinzaine.

Inquiétudes présentes.—La destinée des grands hommes.—Nouvelles d'Italie.—Les miracles du XIX^e siècle.—Les Distributions des Prix.—Le Progrès et la Moralisation.—M. Rameau au Canada.

Les événements continuent à se développer, et ils ont de tels rapports avec les intérêts religieux qu'il n'en est pas un seul qui ne mérite de trouver sa place ici, dans une *Revue* consacrée à l'expression des sentiments, des craintes et des espérances de l'Eglise.

Néanmoins, nous ne les notons pas tous, même parmi les plus graves ; la publicité leur est suffisamment ouverte en chaque feuille périodique ; et d'ailleurs, pour le chrétien, tout vient s'absorber dans la considération des grandeurs de la Providence et des promesses infaillibles que le Sauveur a faites à ses disciples.

Dans la tempête, le naturaliste notera les différents détails et les changements du ciel et de la mer, de la force des vents et du mouvement des flots, cherchant à conjurer dans leur succession et leur rencontre les effets à comparer et à prévoir ; mais le chrétien, l'homme de l'éternité, tout en contemplant ce que ce spectacle a de grand, de terrible et d'instructif, ne s'arrêtera pas là, ira plus haut, là où il trouvera une science et une force que toutes les prévisions et les ressources humaines ne pourraient jamais lui donner.

Nous sommes au milieu de la tempête, l'horizon est sombre, obscur, impénétrable, sillonné, de minutes en minutes, de lucurs sinistres qui découvrent la profondeur des abîmes et la fureur des éléments soulevés.

Des bruits effrayants retentissent, avant-coureurs de conflits terribles : pour compléter la ressemblance, l'air est rempli des cris de ces oiseaux de mauvais augure, qui se réjouissent et s'agitent dans la pensée des dépouilles que la tempête va bientôt leur envoyer.

La barque de Pierre semble à la veille d'être agitée par l'une des plus terribles épreuves qu'elle ait jamais rencontrées.

Que doit faire le chrétien ? Prier et espérer.

Le flot, dans sa fureur, vient expirer vers le faible grain de sable qui lui est opposé comme une barrière infranchissable, et toute la puissance des hommes s'arrête devant le moindre fait providentiel et devant l'incertitude de l'avenir.

En 1793 comme en 1848, comme au Moyen-Age, les plus grands bouleversements, soulevés contre l'ordre social et la paix de l'Eglise, se sont arrêtés tout-à-coup au moment où l'on pouvait le moins le prévoir ; le plus haut degré de leur intensité en était aussi le dernier. C'est ainsi qu'il en arrive à toute force humaine, poussée à ses limites extrêmes, et trop tendue.

Il y a plus, c'est que le succès et le triomphe exaltent tellement les esprits les plus calmes et les plus réfléchis, qu'ils les entraînent à l'impossible contre lequel ils viennent se briser.

Citons un passage de l'auteur de *l'histoire de la civilisation en France* qui mérite d'être médité en ce moment :

“ Il y a, dit-il, dans l'activité d'un grand homme deux parts, il joue deux rôles et on peut marquer deux époques dans sa vie.

“ D'abord, il comprend mieux que tout autre les besoins de son temps, ce qu'il faut à la société contemporaine pour vivre et se développer.

“ Il le comprend mieux que tout autre, et il sait mieux aussi que tout autre s'emparer de toutes les forces sociales et les diriger vers ce but. De là, son pouvoir et sa gloire ; c'est là ce qui fait que, dès qu'il paraît, il est compris, accepté, suivi, que tous se portent et concourent à l'action qu'il exerce au profit de tous.

“ Il ne s'en tient pas là ; les besoins réels et généraux de son temps à peu près satisfaits, la pensée et la volonté d'un grand homme vont plus loin, il s'élance hors des faits actuels ; il s'élève à des vues qui lui sont personnelles, il se complait à des com-

“ binaisons plus ou moins vastes, plus ou moins spé-
 “ cieuses, mais qui ne se fondent point comme ses
 “ premiers travaux sur l'état positif, les intérêts com-
 “ muns, les vœux déterminés de la société ; il s'épu-
 “ se en combinaisons lointaines et arbitraires ; il veut
 “ étendre indéfiniment son action ; posséder l'avenir
 “ comme il a possédé le présent.

“ Ici commencent l'égoïsme et le rêve ; pendant
 “ quelque temps et sur la foi de ce qu'il a fait déjà,
 “ on suit le grand homme dans sa nouvelle carrière ;
 “ on croit en lui, on lui obéit ; on se prête à ses fau-
 “ taisies que ses flatteurs et ses dupes admirent même
 “ et vantent comme ses plus sublimes conceptions.
 “ Cependant, le public, qui ne saurait demeurer long-
 “ temps hors du vrai, s'aperçoit bientôt qu'on l'entraî-
 “ ne où il n'a nulle envie d'aller, qu'on l'abuse et qu'on
 “ abuse de lui. Tout à l'heure, le grand homme
 “ avait mis sa haute intelligence, sa puissante volonté
 “ au service de la pensée générale, du vœu commun ;
 “ maintenant il veut employer la force publique au
 “ service de sa pensée, de ses désirs. Lui seul sait
 “ ce qu'il veut, et lui seul veut ce qu'il fait. On s'en
 “ inquiète d'abord, bientôt on s'en lasse ; on le suit
 “ quelque temps, mollement et à contre-cœur ; puis
 “ on se récrie, on se plaint, puis enfin on se sépare ;
 “ le grand homme reste seul et tombe ; et tout ce qu'il
 “ avait pensé et voulu seul, tout cela tombe avec lui.”

Ce portrait si complet et si instructif est appliqué à Napoléon 1er qui avait d'abord si bien compris et si bien servi les intérêts et les besoins de son temps, qui les avait compris mieux que tout autre et su mieux que tout autre s'emparer des forces sociales pour les faire marcher à ce but—mais qui n'a pas su borner son activité dévorante, et a été ensevelir la gloire et le succès de ses premiers triomphes dans des plans arbitraires, gigantesques, fruits de son imagination, et où la France, ne voyant rien de conforme à ses besoins et à sa destinée, refusa enfin de le suivre.

Mais pourquoi l'histoire est-elle écrite ? si ce n'est afin que le passé serve de leçon au présent et de sauvegarde pour l'avenir. *Faxit Deus.*

Les derniers journaux nous ont apporté des détails intéressants ; les volontaires continuaient à arriver en grand nombre à Rome ; 4,000 Irlandais étaient déjà organisés en régiments et d'autres centaines rejoignaient tous les jours ; les souscriptions fournissaient des sommes assez abondantes, et l'emprunt pontifical semblait avoir toute chance d'être promptement couvert en France.

Le général de la Moricière continuait à prendre les dispositions les plus avantageuses ; enfin le général de Goyon avait accompagné le Souverain Pontife à Civita Vecchia, pour lui faire visiter les fortifications nouvelles, exécutées sur les plans et sous la conduite des officiers français. Le St. Père, accueilli avec enthousiasme par toute la population, avait été tout ému de ces marques d'affection, si précieuses et si significatives dans un pareil moment. Naples est plus tran-

quille, et les concessions ont réellement produit des effets satisfaisants, tandis que Garibaldi ne peut trouver d'argent et que son expédition rencontre les embarras les plus graves.

Quelle sera donc l'issue de tout ceci et qu'est-ce que les jours qui suivent vont nous faire contempler ? Voilà ce qui nous est impossible de prévoir et de discerner ?

Pour que les Etats Pontificaux fussent respectés et que le Souverain Pontife fût efficacement protégé, il faudrait qu'un des Etats voisins fût entièrement opposé à l'unité complète de l'Italie et tint fortement à ce que l'indépendance des différentes nationalités fût conservée. Il faudrait que cet Etat, tout-puissant par les armes en Europe, vît les plus grands dangers pour son avenir à ce que l'on constituât à ses portes un grand royaume, disposant de ressources immenses, et qui pourrait, à un moment donné, s'unir à d'autres puissances ennemies ; il faudrait enfin que cet Etat conservât, dans sa mémoire, le souvenir de grandes coalitions, sous l'effort desquelles il lui aurait enfin fallu succomber malgré des prodiges de génie, de courage, de dévouement et d'héroïsme. Voilà ce qu'il faudrait ; mais n'est-ce pas ce que la Providence a démontré par les faits les plus imposants à la nation française, dans des années qui ne sont pas encore bien éloignées de nous, et dans le commencement même du siècle actuel.

En même temps que nous recevions ces dernières nouvelles, nous lisions des détails sur la vie et les travaux de M. Desgenettes, le saint et admirable curé de N.-D.-des-Victoires. Cinq ou six biographies ont été publiées sur lui et elles ont été enlevées en quelques jours ; nous avons vu celle M. Aubineau, l'écrivain distingué du *Monde*.

Que d'enseignements dans ces pages, que de preuves touchantes de la Miséricorde de la Providence, en ces dernières années, et de l'intervention de la très-sainte Vierge pour ceux qui recourent à elle. M. Aubineau nous dit, dans le récit le plus touchant, quels ont été les commencements de l'Archiconfrérie.

M. Desgenettes envoyé à la paroisse de N.-D.-des-Victoires, put bientôt comprendre quelles en étaient les misères ; à la première grand'messe qu'il célébra dans son église, il ne vit, outre les chantres et les bedauds, que QUATRE PERSONNES dans la nef. QUATRE PERSONNES ! et cela dans une paroisse de trente mille âmes ! Le soir, à vêpres il était seul. Il pria, gémit devant le Seigneur, chercha par mille moyens extérieurs à attirer les fidèles ; au bout de quatre ans, il était aussi avancé qu'au commencement. Désolé, découragé, doutant de lui-même et de ce qu'il pourrait jamais entreprendre, il n'avait pas d'autre pensée que d'aller se jeter aux pieds de l'Archevêque et lui remettre une paroisse où il se sentait si complètement nul et si impuissant.

Il roulait particulièrement cette pensée dans son esprit, le 11 décembre 1836, en célébrant la Stc. Messe,

lorsqu'il entendit cette parole : " Consacre la paroisse au St.-Cœur de Marie." Il entend la même parole une seconde fois, puis une troisième en rentrant dans la sacristie, avec une telle force qu'il se croit obligé en conscience d'en faire part à l'autorité épiscopale.

On lui conseille d'obéir à cet avertissement. Le Dimanche suivant, il annonce à ses quelques auditeurs que, le soir, il y aura réunion où l'on fera quelques prières pour les pécheurs et où l'on mettra la paroisse sous la protection du St.-Cœur de Marie.

La journée se passe dans les angoisses, le pauvre pasteur pensant que cette dernière démarche n'aurait pas plus de succès que tant d'autres ; le soir arrive, le bon pasteur, à l'heure fixée, sort de la sacristie, entre dans son église et ne peut en croire ses yeux en voyant devant lui... PRES DE SIX CENTES PERSONNES REUNIES.

C'était là le commencement des miracles de la très-sainte Vierge ; à chaque semaine le nombre des assistants augmentait, puis des guérisons, des conversions éclatantes avaient lieu, le bruit s'en répandait ; des paroisses étrangères s'associaient et au bout de quelques années, le saint curé, qui n'avait vu que quatre fidèles unis à ses prières, était à la tête d'une congrégation répandue dans le monde entier et comptant VINGT MILLIONS d'associés.

Voilà ce que nous avons vu de nos jours, sous nos yeux, au milieu des circonstances les plus difficiles, contre toutes les prévisions possibles et après cela nous irions douter de la Providence, de sa vigilance, de ses bontés pour nous, de la puissance de la très-sainte Vierge, et, de sa prédilection pour nous !

Ah ! qu'il n'en soit plus ainsi ; après ce qu'elle a fait pour une paroisse impie de Paris, et pour un bon prêtre, que ne fera-t-elle pas pour Rome, la capitale du monde chrétien, et pour le saint Pontife qui est si dévoué à Marie et qui s'est recommandé à l'admiration des siècles, en proclamant ses plus beaux titres ?

Tout revêt un nouveau lustre à Montréal, à l'approche de l'arrivée du Prince : on plante et on sème, on construit et on peinture, enfin, on nivelle et on applaudit avec une activité merveilleuse, absolument comme au temps du prophète Isaïe et de St. Jean-Baptiste ; en effet, cela nous rappelle le *Omnis vallis implebitur et omnis mons humiliabitur ; erunt prava in directa et aspera in vias planas.* St. Luc, c. 3, v. 5.

Il y a bien des choses de changées dans le monde depuis dix-huit siècles, mais voici un usage qui, en restant toujours le même, nous montre la vérité de cette observation naïve de l'Evangile. En ce temps-là, quand un prince arrivait, on n'avait rien de plus pressé que de redresser les chemins et de les orner, de combler et de niveler les routes où il devait passer ; et en ce moment nous voyons quelque chose de semblable.

Toutefois, ces améliorations ne peuvent donner qu'une faible idée de ce que Montréal sera plus tard, lorsqu'elle aura acquis le développement le plus facile à prévoir dès à présent.

Mais pour cela il faut plusieurs choses : il ne faut pas seulement une position centrale, des relations extérieures multipliées, des capitalistes puissants qui viennent s'y fixer, ou qui en font le centre de leurs opérations, des voies de communications magnifiques et rapides ; il nous faut une population éclairée, énergique et morale. Et cette population, qu'est-ce qui peut nous la donner ? C'est l'éducation religieuse. Voilà la vérité que nous avons entendu proclamer dans toutes ces distributions de prix auxquelles nous venons d'assister, et c'est là le point capital.

C'est le point sur lequel tombent d'accord tous les hommes éminents du pays, qu'ils appartiennent au clergé ou à la politique, aux sciences ou aux lettres.

C'est l'éducation vraiment religieuse et morale qui retiendra notre population dans nos campagnes et les détournera d'aller affronter les dangers des villes et les déceptions des pays étrangers.

C'est elle encore qui conservera dans notre jeunesse ces brillantes qualités que les distributions des prix nous révèlent et qui fera que l'âge du développement ne devienne pas, hélas ! l'âge de l'abrutissement.

Voilà ce que l'on entend particulièrement proclamer à cette époque de l'année, comme aux belles fêtes données par le Collège de Montréal et le Collège Ste. Marie, comme à la belle distribution des prix faite par les Frères des Ecoles dans la salle du Cabinet de Lecture, et qui a été des plus remarquables pour la science des enfants et pour l'agrément des amateurs de belle musique.

L'auteur distingué de la *France aux Colonies*, M. Rameau, parcourt toute la contrée et montre la sûreté de son esprit d'observation, en ne visitant pas seulement nos villes, mais en s'en allant contempler aux confins du pays, sur la limite des terres cultivées, quelles sont les conquêtes que l'on fait chaque jour, sur le désert, sur la lande et sur la forêt.

C'est là en effet l'avenir de la contrée : c'est là le trésor toujours ouvert par la Providence pour enrichir ce pays ; c'est là qu'est la mine inépuisable, mille fois plus riche et plus féconde, plus durable, et plus assurée que toutes les mines réunies de l'Australie et de la Californie.

Un journal anglais de l'Australie proclamait dernièrement que, tandis que l'Europe étonnée des accroissements de cette contrée, croyait en voir la source dans la découverte et l'abondance des richesses métalliques, les Australiens sont à même de reconnaître que la source principale en a été dans l'Agriculture et l'énergie des colons attaquant la forêt et fécondant le sol.

Il y a quelques années, l'hon. Cartier, à une réunion solennelle de la St.-Jean-Baptiste, prononçait ces paroles : " En ce pays, où il y a plusieurs races en présence, il est certain que celle qui s'attachera au sol " aura l'avenir pour elle."

Si nous sommes assez heureux pour que cette vérité soit bien comprise par nos hommes politiques, combien

est-il nécessaire qu'ils soient aidés dans leurs efforts par le bon sens des populations.

C'est donc là la mamelle toujours ouverte et jaillissante sur les confins du désert, l'explication de toute la prospérité de ce pays et du développement de la grande race franco-canadienne. Quiconque pourra comprendre ce mystère, deviner ce secret de la nature, ce problème, et y confier son avenir, celui-là aura une destinée heureuse, une postérité riche, puissante et nombreuse.

La nature en Amérique est comme le sphinx de l'antiquité qui proposait une énigme obscure et qui dévorait celui qui ne pouvait la deviner.

Un Homme distingué arrive en ce pays, il brille par un jugement solide, un esprit sagace, une expérience mûrie par l'étude, la réflexion et la science historique, quelle est l'une de ses premières démarches ? C'est d'aller voir les progrès de nos colons, de nos cultivateurs, de nos pionniers actuels et leurs conquêtes sur cette solitude immense, où vivrait à l'aise une population égale à celle de l'Europe.

Voilà une leçon utile, salutaire, qui doit paraître d'autant plus désintéressée qu'elle est donnée par un étranger. Qu'il est à souhaiter qu'elle ne tombe pas à terre et qu'elle soit mise à profit !

Essai sur Marie Stuart, Reine d'Ecosse,

PAR M. FRANÇOIS BENOIT, MEMBRE DU CERCLE LITTÉRAIRE,

Lu le 15 Mai 1860.

Le calme et la dignité de la Reine d'Ecosse avaient frappé de respect et d'attendrissement tous les témoins de cette scène : au moment où les commissaires se retirèrent, ses serviteurs éclatèrent en gémissements et en larmes : " Ce n'est pas le moment de pleurer, " leur dit-elle, mais de se réjouir ; dans peu d'heures " vous verrez la fin de mes infortunes. Mes ennemis " peuvent dire maintenant tout ce qu'il leur plaît, le " comte Kent a trahi le secret. C'EST MA RELIGION " QUI CAUSE MA MORT : Résignez-vous et laissez-moi " à mes dévotions."

Après avoir puisé un nouveau courage dans une longue et fervente oraison, elle fit avancer le souper, mangea peu. A la fin du repas, elle fait réunir ses serviteurs, remplit une coupe de vin, boit à leur intention. Tous aussitôt tombèrent à genoux, baignés de pleurs, lui demandant pardon ; ce qu'elle fit de grand cœur, les priant à son tour de lui accorder la même grâce. Comme une bonne mère sur le point de partir pour un long voyage, elle les embrassa, les encouragea, les exhorta à persévérer dans la pratique de la vertu, leur donna sa bénédiction et se retira pour écrire son testament.

Délivrée de toute occupation terrestre, elle se donna toute entière à la prière et passa le reste de la nuit à méditer la passion du Sauveur.

Le 8 février 1857, vers les quatre heures, elle se retira pour conserver le peu de force qui lui restait. Elle

ne dormit pas ; ses yeux se fermèrent, mais ses lèvres étaient dans un mouvement continuel et son esprit semblait absorbé dans la prière. A six heures, elle se leva. Je n'ai plus que deux heures à vivre, dit-elle à sa maison assemblée autour de sa couche ; elle lut son testament, distribua ses lettres et son argent, et se dirigea vers son oratoire.

Seule, à genoux devant l'image de la Vierge, ses blanches mains en croix, le visage pâle, la voix basse mais calme, elle fait son humble prière :

O Marie, ma mère ! Marie, ma mère ! sois et demeure mon espérance ! Sois avec moi comme tu le fus toujours et donne-moi force aujourd'hui !

Bien des fois mon cœur affligé et accablé de tristesse a cherché soulagement dans ta bénie prière, et il a toujours trouvé allègement ; car toi aussi tu fus REINE sur la terre, et les hommes furent durs pour toi, et ils ont dit de toi des choses cruelles comme ils en disent de moi !

O gentilshommes d'Ecosse ! O chevaliers de France ! Comment, chacun et tous, n'avez-vous pas saisi la lance et l'épée ! Ah ! si votre Dame, si une sœur chérie ou une plus chère épouse avait été comme moi, sans amis, insultée... calomniée... Mais ces pensées sont coupables et tristes !

Prie plutôt, douce Marie, que mes péchés soient pardonnés, que mon Juge soit moins sévère au ciel que les hommes sur la terre ! Car des esprits graves ont dit : que grande vengeance serait montrée, et qu'effrayant sera le châtement des péchés que j'ai faits ; mais si grands qu'ils soient, ô ma chère Marie ! ni à Knox, ni au fourbe Murray, le Juge Souverain ne prêtera l'oreille !

Où, j'étais bien étourdie, quand revenant de France, je conduisais danse légère ! Oui, j'étais bien vaine, quand dans le sombre et triste St. Chemin, je passais toutes mes heures, avec quelques poésies italiennes ! Des hommes sinistres voudraient décharger leur haine contre moi. Je les ai entendus se demander : *Comment le Juste Seigneur, Dieu d'Israël, ne me frappait pas comme il a frappé Jézabel ?*

Mais toi, chère Marie, tu as toujours regardé d'un œil plaisant et d'un sourire serein, celle qui porte ton nom ! Oh ! accorde-moi, quand bientôt j'irai à la mort, que je ne voie ni la hache ni le bourreau, mais toi, et toi seule : alors il sera dit dans les temps à venir que la Vierge Marie me donna la grâce de mourir comme les Stuart, comme les Guise, comme la race sans peur de Charlemagne !

Dans la grande salle du Manoir de Fotherningay, là même, où la noble captive avait été jugée quelques mois avant, s'élevait une brute, mais lourde charpente, tendue de noir, ainsi qu'une large plateforme, couverte de cierges. Dessus, et au milieu, était un billot, un siège et un coussin aussi tendus de noir. Deux bourreaux en habit de velours noir, se tenaient auprès, appuyés sur leur hache. Vers 7 heures, les portes s'ouvrirent, et les gentilshommes du comté en-

trèrent avec leur suite, et les archers de Pawlet complétèrent l'assistance.

Quelques minutes avant huit heures, un messager frappa à la porte de la Reine ; elle fit répondre qu'elle serait prête dans une demi-heure.

A huit heures, le shérif frappa de nouveau et entra, une bagnettes blanche à la main, signe de sa puissance. Marie Stuart était immobile et abîmée dans la prière. Rompant le silence le premier : Madame, dit le shérif, l'heure est passée, et les Lords impatients m'ont dépêché vers vous. Je suis prête, répondit-elle, partons.

Elle se leva, baisa affectueusement le *Crucifix d'ivoire* que lui présenta son médecin, et ordonna qu'on le portât devant elle. Une sueur froide avait couvert son front. Deux de ses serviteurs lui donnèrent le bras jusqu'au sortir de la chambre ; là des archers prirent leur place. Marie exhorta ses serviteurs à la résignation ; ils se jettèrent à ses pieds fondant en larmes, s'attachant à sa robe, à ses mains. Elle leur donna sa bénédiction. La porte roula sur ses gonds, et la chambre retentit de leurs sanglots et de leurs cris de désespoir.

Le cortège avait atteint le dernier degré de l'escalier, quand un vieillard tomba à genoux ; une noire mélancolie était empreinte sur son visage. C'était Melville, vieux maître d'hôtel de la Reine, qui l'avait suivi de France et qu'un despote géolier avait séparé d'elle. " Ah ! Madame, que je suis malheureux, s'écria-t-il : Jamais homme sur la terre aura-t-il porté autant de douleur que moi ! Quand je dirai que ma bonne et gracieuse Maîtresse a été décapitée en Angleterre.....

L'excès de sa douleur couvrit sa parole. Marie ne put passer outre sans s'arrêter et consoler ce cœur généreux qui lui avait toujours été si dévoué. Du ton le plus amical elle lui dit : " Bon Melville, prends courage, tu verras la fin des peines de Marie Stuart. Ce monde n'est que vanité, sujet à plus de chagrins que n'en pourrait racheter un océan de larmes. Mais je te prie de rapporter que je meurs fidèle à ma Religion, à l'Ecosse et à la France. Puisse Dieu pardonner à ceux qui ont été longtemps altérés de mon sang ! O Dieu ! Tu es l'auteur de la vérité et la vérité elle-même : tu connais mes plus secrètes pensées, et tu sais que j'ai toujours désiré l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse ! Rappelle-moi à mon fils, et dis-lui que je n'ai rien fait de préjudiciable à la dignité et à l'indépendance de sa couronne, ou de favorable à la suzeraineté prétendue de ses ennemis. Suffoquée par les sanglots, elle ne peut lui dire que ces derniers mots : " Adieu, bon Melville," et déposant un baiser sur ce front ridé par les ans, " Adieu encore une fois, bon Melville ! adieu, prie pour Marie Stuart, prie pour ta Reine."

Cependant sa modestie ne put supporter l'idée de se voir seule au milieu de cette triste réunion. Elle insista pour que ses femmes pussent l'assister à sa

dernière heure. Mais on objecta, alléguant de vaines craintes. Leurs sanglots et leurs lamentations importuneront le peuple, dit le comte de Kent, et nous craignons que leur penchant pour les superstitions ne les portent jusqu'à tremper leur mouchoir dans le sang de votre Grâce. " Mylord, répondit la Reine : je donne pour elles ma parole, elles ne mériteront aucun reproche. Certainement, votre maîtresse, une vierge reine, permettra, par égard pour son sexe, que j'aie à ma mort quelques-unes de mes femmes auprès de moi."

Un profond silence fut la seule réponse. D'un ton plus touchant encore, elle reprit : Vous m'accorderiez, je pense, quelque faveur bien plus grande, ne serais-je qu'une femme d'un rang bien inférieur à celui de Reine d'Ecosse.

Ne recevant aucune réponse et vivement outrée d'un aussi indigne refus, Marie s'écria avec indignation : " Ne suis-je pas la cousine de votre Reine, issue du sang royal de Henri VII, Reine de France par mariage, et sacrée Reine d'Ecosse ?" Le comte céda enfin, et l'on appela quatre des officiers de la Reine, et deux de ses filles d'honneur, Kennedy et Curle.

Alors le cortège funèbre reprit sa marche. En tête paraissait le shérif et ses archers. Deux commissaires et deux comtes venaient ensuite ; enfin la Reine d'Ecosse accompagnée de Melville chargé de son manteau, de ses femmes et de ses serviteurs. Elle était belle encore dans sa douleur, serène et remplie d'une inexprimable majesté. Un voile blanc rejeté en arrière tombait de sa tête aux pieds ; une croix d'or brillait sur sa poitrine. Deux riches rosaires pendaient à sa ceinture. Arrivée au lieu du supplice, au pied de l'échafaud, elle monta l'escalier d'un pas ferme, on eût dit un Souverain prenant possession de son trône. Pour l'aider à monter, Pawlet lui offrit son bras : " J'accepte avec reconnaissance, dit-elle, ce sera la dernière peine que je vous donnerai et le plus agréable service que vous m'avez jamais rendu."

Elle prit place sur le siège, les deux comtes à sa droite ; à sa gauche le shérif, et les deux bourreaux en face d'elle. Le secrétaire du Conseil lut la sentence. La Reine l'écouta avec une profonde attention, et après, faisant le signe de la croix, elle dit d'une voix ferme et sonore :

" Mylords, je suis Reine, princesse, souveraine légitime héritière d'Angleterre, et non sujette aux lois du Parlement, injustement prisonnière en ce pays, où j'ai longuement souffert par la violence et l'injustice : je meurs, remerciant Dieu de livrer ma vie pour ma Foi et ma Religion. Je meurs innocente ; la lumière de l'avenir dévoilera le secret des ténèbres. Je pardonne à tous mes ennemis, comme depuis longtemps je leur ai pardonné mes souffrances et ma mort. Puis, elle se mit à prier ; le doyen de Peterborough voulut l'exhorter de nouveau à penser au salut de son

âme. Monsieur le doyen, lui dit-elle, je suis ferme dans l'ancienne *Religion Catholique, Romaine*, et j'entends verser mon sang pour elle." Furieux, cet homme recommença, insistant plus fortement. La Reine lui imposa silence. Nous désirons prier pour votre Grâce, lui dirent alors les comtes, afin que Dieu l'éclaire à sa dernière heure. "Je vous remercie, Mylords, reprit Marie, je ne saurais m'unir à votre prière, parce que nous ne sommes pas de la même Religion."

Et le doyen récita les prières pour les morts, selon le rit anglican. Marie Stuart toute remplie de la pensée de son Dieu ne l'écoutait pas et récitait les psaumes de la pénitence : *Seigneur, purifiez-moi de plus en plus et je deviendrai pure. Lavez mon âme et elle deviendra plus blanche que la neige.*

Et vous donnerez à mon esprit la joie et l'allégresse, et je tressaillerai de bonheur et de félicité, après avoir bu les eaux de l'humiliation. Et elle approchait de ses lèvres le crucifix et le couvrait de baisers.

Madame, dit le comte de Kent, il vous sert peu d'avoir en main cette image, si vous ne l'avez pas dans le cœur.

"Il est difficile, reprit la Reine, de l'avoir en main, sans que le cœur en soit touché. Rien ne va mieux au chrétien mourant que l'image de son Sauveur."

Et elle continuait : *Seigneur, ayez pitié de moi, dans votre grande miséricorde.*

J'ai espéré en vous, Seigneur, et je ne serai pas confondue dans l'éternité.

Puis, élevant la voix, "Seigneur poursuivit-elle, donnez la paix à l'univers, la vraie foi à l'Angleterre, le courage à tous ceux qui souffrent persécution pour votre Saint Nom. Protégez le Père commun des fidèles, protégez mon fils et tous ceux que vous avez établis pour conduire vos peuples. Pardonnez à tous mes ennemis" Et élevant le crucifix, elle s'écria : "Ainsi que tes bras, ô mon Dieu, furent étendus sur la croix, reçois-moi dans ta miséricorde et pardonne-moi mes péchés!..."

Alors commencèrent les apprêts du supplice ; lorsque ses femmes, baignées de pleurs, lui ôtèrent ses bijoux, les bourreaux intervinrent pour ne point perdre leurs droits accoutumés. La Reine les repoussa ; mais se soumettant à leur rudesse : "Je ne suis pas habituée, dit-elle au comte en souriant, à me servir de tels valets." Ses serviteurs, à la vue de leur Reine dans un si pitoyable état, éclatèrent en sanglots. Marie se rappelant sa promesse, du doigt, leur imposa le silence, pour la dernière foi les bénit, et les conjura de se souvenir d'elle dans leurs prières. Kennedy lui banda les yeux avec une écharpe brodée d'or, et le bourreau la prenant par le bras, la conduisit au billot. La Reine s'agenouilla et répéta plusieurs fois : "O Seigneur, je remets mon âme entre tes mains!"

Les larmes et les gémissements des spectateurs troublèrent le ministre des hautes œuvres : il leva

la hache et trembla. Sa main émue porta deux coups mal assurés, la Reine resta sans mouvement ; au troisième, la tête détachée roula dans son sang. Le bourreau saisissant ce sanglant trophée, le montra au peuple en jetant son cri de victoire : *Vive la Reine Elizabeth.*

Seuls, le doyen et le comte, répondirent à ces paroles par une imprécation.

Nulle autre voix ne s'éleva, il se fit un morne silence... La pitié et l'admiration avaient étouffé toutes les haines de parti, et la consternation régnait sur tous les visages et dans tous les cœurs. La foule se retira silencieuse, attristée et profondément émue.

A la nouvelle de la mort de la Reine d'Ecosse, Elizabeth versa des larmes hypocrites, et laissa Londres s'illuminer et célébrer, par des réjouissances publiques, l'humiliant triomphe du peuple anglais sur une faible femme. Les Puissances du Continent s'ébranlèrent pour en tirer vengeance ; mais la tempête dissipa les flottes de l'Espagne. Les embarras de guerres civiles rendirent infructueuses les protestations de la France. Les pleurs et la fureur de Jacques d'Ecosse s'évanouirent bientôt dans l'espérance du trône d'Angleterre, et la mort de Marie Stuart demeura sans vengeance.

Dieu seul se chargea de punir ce crime. Son courroux, toujours juste, n'attendit pas l'éternité. Comme un grand pécheur, accablé sous le poids des remords, ou semblable à Caïn encore tout couvert du sang de son frère, Elizabeth sentit chaque jour la malediction divine s'appesantir sur sa tête coupable. Elle perdit cet enthousiasme qui avait prosterné le peuple entier à ses pieds. Les gens de bien redoutaient son approche, et ceux qui l'avaient le plus flatté tremblèrent. Triste, abattue, retirée au fond de son palais, tantôt elle maudissait son existence, tantôt les noirs soucis perçaient à travers son visage et laissaient voir l'affreux état de son âme. Tout la faisait trembler ; le moindre bruit l'épouvantait. Furieuse, l'épée à la main, elle frappait de tout côté et déchargeait l'exès de sa rage contre les murs de sa chambre. Enfin, après 70 années, remplies de crimes et de forfaits, l'héritière et le successeur du fondateur de l'église anglicane s'en alla paraître devant son Juge les mains teintes du sang de milliers de catholiques.

Une Perle de plus à la Couronne de l'Eglise.

Le prince Ghiorgis est arrivé à Rome pour déposer aux pieds de Sa Sainteté l'abjuration de Negoussié, roi du Tigré et du Semen, en Abyssinie. Ce jeune prince est accompagné d'un prêtre nommé Emnatou et d'un secrétaire, tous trois Abyssins, et de don Joseph Sapeto, missionnaire apostolique. Voici, au sujet de cette ambassade, de curieux détails d'une correspondance adressée à l'Univers.

"Ghiorgis est un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, à l'air intelligent et méditatif. Son teint est cuiv-

vré, ses traits sont délicats et fins. Il a la taille élancée et porte avec distinction un costume qui mérite d'être décrit. La poitrine est recouverte d'une veste de drap écarlate, bordée de soie. Ses culottes blanches, brodées sur les côtés, s'arrêtent aux genoux par des nœuds de ruban. Ses bas de soie et ses chaussures sont une concession à la convenance européenne ; mais le grand bracelet d'or, signe de son rang, qui couvre son avant bras droit, son burnous et la peau de lion jetée sur ses épaules, ont le cachet africain. Son écuyer, vêtu à l'orientale, le suit ordinairement portant son grand sabre recourbé. Abba Emnatou, conseiller du roi, a la tête coiffée d'un turban blanc de mousseline. Sa soutanne blanche est serrée au milieu du corps par une ceinture de soie cramoisie ; son grand manteau blanc de Chine est bordé de rouge. Un air de douceur et de profonde piété règne sur les traits et dans les mouvements de ce prêtre noir.

À peine introduits, les Abyssins, en voyant le St. Père, se sont prosternés la face contre terre, et la bonté de Pie IX ne les a relevés, qu'à leur corps défendant, de cette humble attitude. Après diverses demandes sur la santé du roi, sur celle de Mgr. Tabobis, missionnaire apostolique en Abyssinie, Abba Emnatou, se prosternant de nouveau, a prononcé en langue ambarique les paroles suivantes, que don Sapeto traduisait à mesure en italien :

« Sainteté, — Negoussié, notre seigneur, roi du Tigré et du Sémén, nous envoie vers Ta Béatitude pour déposer à tes pieds sacrés l'acte écrit, scellé de son sceau royal, et par lequel il abjure l'hérésie, adhère de toute son âme et de tout son esprit aux dogmes catholiques, et fait obéissance et soumission à toi, Très-Saint, successeur de Pierre et vicaire de Jésus-Christ. Notre seigneur désire, qu'en témoignage éternel de sa foi, l'acte de son abjuration soit gravé sur la pierre et placé dans la grande église de Saint-Pierre. Negoussié, en outre, m'a ordonné de baiser pour lui et en sa place ton pied saint, et d'implorer de ta paternité bienheureuse la bénédiction apostolique et ta protection pour lui, roi, et pour tout son peuple. »

Détachant alors de son cou une bourse de soie, Emnatou a remis au St. Père l'écrit de son seigneur. Pie IX, les bras élevés, les yeux humides de larmes de tendresse, semblait plutôt écouter la voix de Dieu que la mienne, disait don Sapeto. Son attitude était celle de l'extase. Il pria quelque temps ; puis, baissant ses regards sur nous : « Que Dieu vous bénisse, ô mon fils ! Que Dieu bénisse votre roi ! Que Dieu bénisse votre Ethiopie, qui est la mienne aussi. Remerciez Dieu pour le don admirable de la foi qu'il vous a fait en Jésus-Christ, son Fils. Eh ! mes chers enfants, je prierai pour vous avec toute mon âme, car c'est là le secours que mon amour sacerdotal vous peut donner. Dieu vous viendra en aide et achèvera en vous l'œuvre qu'il y a commencée. »

Les bons Ethiopiens, ravis d'admiration, reçurent, avec des signes de gratitude extrême, les présents

que Pie IX daigna leur remettre avant de les congédier.

La démarche solennelle du roi Negoussié est faite pour combler de consolation et d'espérance le cœur des catholiques. L'Ethiopie est un grand empire où déjà bien des âmes suivent l'exemple de leur souverain et abjurent l'hérésie. Le règne de Jésus-Christ va reflorir sur ce sol antique et lui rendre peut-être l'éclat et la vénération des premiers temps.

Au moment où le percement de l'isthme de Suez va y porter de grands mouvements, les catholiques comprendront l'intelligence inspirée de Pie IX qui encourage et accroît les missions africaines. La mission fondée en 1830 par don Sapeto possède aujourd'hui trois évêchés : l'un dans le pays de Gallas, l'autre dans le Tigré, le troisième chez les Bogos. Elle a soixante prêtres et missionnaires, huit églises, dont l'une au bord de la mer Rouge, et plus de cinquante mille catholiques.

Des Théâtres. (I)

Ce que nous avons déjà dit sur le théâtre devrait suffire pour éloigner, à tout jamais, toute personne qui respecte encore la foi et les mœurs, de cette école que Tertulien et Bossuet appellent *l'école de l'immoralité et des passions*. Mais dans une question que la passion cherche à obscurcir de tant de manières, on ne saurait en dire jamais assez : c'est pourquoi nous allons examiner aujourd'hui les dangers du théâtre du côté des pièces que l'on y joue.

Quel est donc le sujet des pièces de théâtre ? Presque toujours ce sont des caractères outrés, des passions souverainement exaltées, des choses extraordinaires, des idées gigantesques.

De là, le dégoût de tout ce qui est simple et sérieux, de tous les devoirs communs et ordinaires ; de là, le dégoût de la vertu qui, calme et paisible, ne saurait plus contenter les caractères exaltés. On ne se plaît qu'à des aventures romanesques ; on se fait des chimères de fortune ; on se repaît l'imagination de toutes les extravagances qu'on a entendues.

Bientôt, une jeune fille se persuade que quelque accident amènera pour elle ce bonheur inattendu, cette élévation soudaine qui arrivent aux héroïnes de comédies.

Une femme ne voit plus qu'avec ennui les soins de la famille et de son ménage : elle ne peut plus remplir les devoirs trop simples et trop communs de la société et surtout de la Religion ; elle ne goûte que ce qui est outré et gâte ainsi son esprit et son cœur.

Que représente-t-on sur le théâtre ?

Ce sont de grands coupables, des monstres impunis, des crimes heureux, des méchants qui débilitent leurs maximes perverses d'un ton imposant, ou en vers pompeux. Bientôt, à force de voir le crime triompher,

(1) Nous sommes priés de proclamer bien haut que, non-seulement Mgr. de Montréal n'approuve pas le théâtre, même le théâtre français, mais qu'il le condamne formellement.

on perd l'horreur qu'il inspire d'abord ; on se familiarise avec des excès qu'on ne croyait même pas possibles. On va jusqu'à s'intéresser à ces monstres ; on les plaint, on a de la peine à ne pas les excuser. Leurs maximes, décorées de toutes les grâces de la poésie et du charme de la *représentation* ne paraissent plus horribles ; on les trouve presque aimables : funestes impressions faites à l'âme qui affaiblissent étrangement la haine du vice et l'amour de la vertu.

“ Les romains s'accoutumèrent à répandre le sang à force de le voir répandre sur le théâtre ; et le plus barbare des hommes, NÉRON, jouait la comédie. Il semble qu'il se formait aux grands crimes en les représentant sur la scène.”

Que représente-t-on sur le théâtre ?

Ce sont toutes les passions humaines, l'orgueil, l'envie, la vengeance ; mais ces passions, on les ennobli, on leur prête un air de *vertus romaines* ; on les colore d'images, de grandeur et de générosité, qui les rendent si dangereuses, si propres à entrer dans les âmes les mieux nées.

Ce sont des *vieillards* que l'on tourne en *ridicule* ; des maris dont on se joue ; des pères et mères que l'on rend odieux ; des filous dont on admire la souplesse ; des débiteurs qui, avec un bon mot donné à leurs créanciers, ont tous les riens de leur côté. C'est ainsi que l'on encourage le vice et que l'on inspire le mépris pour les droits et les objets les plus respectables de la société.

Mais de toutes les passions, la plus furieuse comme la plus dangereuse, la plus terrible pour la faiblesse humaine ; c'est la *passion de l'amour profane*. Et cependant, n'est-ce pas elle qui paraît avec le plus d'honneur sur le théâtre ? n'est-ce pas elle qui y joue le principal rôle et qui en est comme l'âme ? Toutes les émotions, tout l'intérêt n'y est-il pas pour elle ? N'est-il pas vrai que dans la plupart des pièces que l'on joue, ce ne sont qu'intrigues, amoureuses, paroles tendres, maximes effeminées, sentiments passionnés, situations, actions même criminelles ? Le cœur ne s'attendrit, ne s'agite, ne craint, n'espère, ne se réjouit que pour elle. Le rôle qu'elle joue est toujours le plus beau ; et toujours ce sont les héros de la pièce qui en sont possédés.

Par une adresse infernale, l'amour n'y règne jamais qu'entre des *âmes honnêtes*, et les *amants* y sont toujours des *modèles de perfection*, tandis que tous ceux qui s'opposent à cette passion, eussent-ils les titres les plus respectables, fussent-ils *pères, époux, religieux*, sont *représentés* avec un *caractère ridicule et odieux*. En vérité, est-il possible qu'un cœur et surtout un jeune cœur résiste à tant de pièges, et qu'il reste insensible à une morale qui, par l'harmonie de la poésie, la mollesse des airs, la mélodie de la musique, la douceur des regards, l'éclat de la décoration, en un mot, de mille manières également séduisantes, ne cesse de répéter que le bonheur est dans le plaisir ? Aussi, qui pourrait calculer toutes les tristes suites de tant de

tentations rassemblées dans un lieu où tout tend non seulement à insinuer agréablement la passion, à l'imprimer fortement dans le cœur, mais encore à la légitimer ? Comment sortir sain et sauf de cette conspiration générale de tout ce que la volupté a de charmes pour amollir ? Comment peut-il encore se trouver des personnes qui veulent que tant de dangers ne perdent pas ? Qui oserait, après cela, se déclarer partisans des théâtres et concourir à son établissement parmi nous ?

O Dieu ! ne permettez pas que le démon remporte une si déplorable victoire dans notre chère cité de Montréal ! Ce serait le dernier coup porté aux bonnes mœurs. Ne permettez pas que notre chère jeunesse achève de se pervertir ; que l'infidélité dans les mariages soit mise en honneur ; que les restes de la pudeur soient violés : ne permettez pas qu'un théâtre français s'établisse jamais parmi nous !

Mais, dit-on, je ne sens aucune des impressions dont vous parlez ; je vais au théâtre, à la comédie, comme à une action indifférente, et je n'éprouve pas le moindre sentiment désordonné.

Vous ne sentez rien ; mais attendez ; le trait est dans le cœur, il percera au premier moment ; l'image voluptueuse s'y réveillera lorsque vous ne vous y attendrez plus. Qui ne sait que le démon laisse longtemps dans un cœur des images, des airs, des sentiments qui n'agissent pas encore, parce que le temps n'est pas venu, mais qui se réveilleront quand cet ennemi de nos âmes aura tout arrangé pour nous perdre ? *Quelque fois, dit Bossuet, la corruption vient à grands flots ; quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte ; à la fin on n'en est pas moins submergé.* Vous ne sentez rien : c'est que le démon qui vous tient déjà par tant d'endroits et sur lesquels votre conscience vous trompe, vous cache avec soin le trait qui vous blesse ; parce que sa turpitude vous ouvrirait les yeux et vous ferait sortir de l'état honteux et humiliant, où il vous tient dans ses fers sans que vous le soupçonniez.

Vous ne sentez rien ; on ne sent pas le cours d'un fleuve quand on s'y laisse aller ; on ne le sent que lorsqu'on s'y oppose.

On ne sent rien, parce que, habitué à recevoir librement toutes les impressions mauvaises, on ne le remarque plus.

On ne sent rien, parce que, accoutumé à se repaître des images du crime, des actions les plus honteuses, on reçoit sans attention des impressions devenues naturelles.

On ne sent rien, parce qu'on est trop criminel pour sentir ; parce que le crime en nous a passé en nature ; on ne sent rien, parce qu'on est mort.

Vous ne sentez rien ! Plut-à-Dieu les sentissiez-vous ces impressions que le vice a faites à votre âme ! Le remords alors vous aurait averti, vous aurait effrayé, vous aurait converti. Mais chargé de crimes et sans remords, qui vous touchera, qui vous réveillera ? La mort, la mort seule ; ô Dieu ! quel épouvantable réveil !

de la paix dans le crime s'éveiller au milieu des bra-siers éternels ! Vous avez cru ne pas sentir les flammes impures qui vous brûlaient, vous sentirez les flammes éternelles qui vous dévoreront. Il est des maladies qu'on ne sent pas, parce qu'elles ne sont pas déclarées ; d'autres qu'on ne sent plus, parce qu'elles sont extrêmes et qu'elles tiennent de la mort, où l'on ne sent plus rien.

Un Officier a raconté lui-même, qu'étant encore jeune, il fréquentait les théâtres, croyant bien n'y faire aucun mal ni en recevoir aucune atteinte ; mais l'âge ayant mûri ses réflexions et ramené ses pas dans le chemin de la vertu, il les trouva bien différents. Obligé d'y assister quelque fois pour commander ses soldats chargés d'y maintenir le bon ordre, il avouait qu'il en sentit alors tout le poison et tous les dangers.

Un autre personnage occupant un rang distingué dans la société, répétait souvent quelque temps avant de mourir, qu'une des choses qui lui faisaient le plus de peine, était d'avoir dans sa jeunesse, à l'exemple des autres, fréquenté les spectacles.

Mais je ne suis plus jeune, et à mon âge on n'est plus susceptible de ces impressions !

Vous n'êtes plus jeune, vous êtes même vieux, avancé en âge ! Mais les vieillards sont-ils toujours chastes ? n'en avez-vous jamais connu qui ne le fussent pas ? Et St. Paul ne veut-il pas que son disciple recommande aux vieillards d'être sobres et chastes ?

Salomon, Salomon, le plus sage des hommes, était vieux, quand il se livra à l'amour honteux !

Ceux qui attentèrent à l'honneur de Suzanne étaient des vieillards et même des juges en Israël !

Vous n'êtes plus jeunes ; vous êtes même un vieillard, un homme réellement vertueux, généralement estimé. Eh bien ! c'est pour cela même que vous devez vous interdire l'entrée du théâtre, car votre exemple n'en serait que plus contagieux ; plus votre âge et vos vertus vous donnent du crédit, plus aussi vous accréditez les spectacles et les maux qu'ils enfantent : on se servira de votre exemple pour les autoriser ; on vous citera, et peut être longtemps encore après votre mort, pour encourager des âmes faibles qui oublieront que Jésus-Christ ne juge pas sur les exemples, mais sur sa loi. Vous êtes un vieillard et même un homme vertueux ; plutôt-à-Dieu que vous fussiez jeune et, faut-il le dire, même déréglé ? Vous n'auriez perdu que vous-même ; mais vos vertus, mais votre âge auront servi de pierre de scandale et en auront perdu des milliers ! Car je veux que vous résistiez, vous, à toutes les séductions, à tous les dangers des spectacles ; la jeunesse qui vous imitera, résistera-t-elle ?

Vous êtes un vieillard ; souvenez-vous donc du vieillard Eléazar, dont on a déjà rapporté l'histoire dans un autre numéro de cette Revue, (page 208,) et qui vient ici si à propos.

Vous êtes vieux ; que dis-je, vous avez un titre plus respectable encore : vous êtes père ?

Eh bien ! voulez-vous par votre exemple conduire à la mort ceux à qui vous avez donné la vie ? Coupable de ne pas empêcher vos enfants d'aller dans ces lieux, seriez-vous assez méchant pour les y encourager, en y allant vous-même, en les y conduisant vous-même ; et devenir ainsi le bourreau de ceux dont vous êtes le père !

L'Instituteur Modèle.

PORTRAIT DE M. DAVID.

Dans la ville de B***, il y avait grand nombre d'enfants qui allaient à l'école. Ils y allaient avec joie, car dans le bon M. David, leur instituteur, ils trouvaient le meilleur de leurs amis ; j'ai presque dit un père.

M. David était un homme de cinquante-cinq ans à peu près, voué à l'enseignement depuis longues années par une véritable vocation. Il aimait les enfants et voulait leur être utile ; il se plaisait à se voir entouré de toutes ces petites têtes brunes ou blondes, aux regards vifs et intelligents, à l'air innocent et bon. M. David avait l'esprit juste, le caractère vrai, le cœur aimant ; il ignorait tout ce qu'il y avait d'excellent en lui ; mais, quoique modeste, il comprenait la dignité de sa profession. Il savait bien que l'homme le plus utile à son pays, c'est peut-être celui qui lui prépare de vertueux citoyens, en mettant dans le cœur des enfants le germe de tous les généreux sentiments. M. David ne croyait pas avoir rempli toute sa tâche lorsque la classe était finie. Alors commençait une autre sorte d'instruction : il causait avec ses élèves, excitait leur confiance, rectifiait leur jugement, éclairait leurs jeunes esprits ; et souvent il terminait la journée par le récit d'une histoire, ou par une promenade.

LA PRIÈRE.

Un jour de grande fête, M. David assistait, avec ses élèves, aux offices divins. Laurent, âgé de huit ans, et qui ne fréquentait l'école que depuis peu de jours, se tint fort indécemment dans l'église, faisant des singeries pour faire rire ses camarades. Il s'aperçut enfin que M. David l'observait et, de retour à l'école, il s'attendait à être puni. Mais M. David, l'attirant entre ses bras, lui dit ;

—Mon enfant, vous vous êtes mal conduit à l'église, vous ne savez pas bien pourquoi l'on y va, n'est-ce pas ?—Oh ! si, monsieur, c'est pour y prier Dieu ; mais moi je ne sais pas encore bien lire.—Eh ! qu'est-ce que cela fait à Dieu qu'on sache lire ? tout le monde ne sait pas lire, mon enfant, et cependant tout le monde prie. Dieu écoute avec amour les plus ignorants comme les plus habiles. Mais dites vrai, Laurent, vous vous ennuyez à l'Eglise.—Oui, monsieur, répondit Laurent à voix basse.—Vous ennuyez-vous assis près de votre père, lorsqu'il semble même ne pas songer à vous.—Oh ! non, parce que j'aime mon père, et que je sais qu'il m'aime.—Nous avons tous un père qui est au ciel, Laurent, et c'est Dieu ;

et c'est lui que l'on prie à l'Eglise.—Je ne l'aime pas parce que je ne le vois pas.—Mais voyez au moins tout ce qu'il nous donne. Ce beau ciel qui nous éclaire, les brillantes étoiles que vous admirez le soir, les fleurs du printemps, les fruits de l'été, nos provisions pour l'hiver ; tout cela vient de lui. Et si vous ne voyez pas Dieu, il n'en est pas moins toujours là près de vous, vous protégeant, vous aidant à bien faire.—Mais, monsieur David, je comprends que Dieu entende quand on chante bien fort à l'église ; mais quand on prie tout bas, tout bas, est-ce qu'il entend aussi ?

M. David répondit en souriant : Lors même que vous ne prononceriez aucune parole, enfant, il lirait votre prière dans votre cœur. Dieu est tout puissant, il a créé notre âme, il n'est pas surprenant qu'il en connaisse les plus secrètes pensées. La prière c'est une pensée qui s'élève vers Dieu, notre père.—Mais qu'ai-je à lui dire, moi ? reprit Laurent.—Tant de choses ! On prie pour son père, sa mère, pour tous ceux que l'on aime, ou qu'on sait malheureux. On demande pardon de ses fautes, on promet de se corriger, on demande à Dieu son aide pour devenir sage, et pour aller au ciel après sa mort.—Oh ! merci, monsieur, de m'avoir appris ce qu'il faut faire quand on est à l'église. Je veux y aller demain, prier Dieu de tout mon cœur de guérir maman qui est malade.

JAMAIS D'ORGUEIL.

—Je suis le plus fort, dit un jour *André*, en faisant tourner avec vitesse un gros bâton dans sa main et en menaçant ses camarades.

—Et moi le plus joli ! dit *Paul*, se souriant à lui-même, et caressant sa chevelure bouclée.

—Moi le plus riche ! fit sottement *Jules*, en montrant sa bourse et sa montre.

—Et moi, dit *Osmin* en regardant le maître, je me crois plus que tous les autres, car je suis le plus instruit !

—Mes enfants, répondit l'instituteur, tiré de sa méditation par cette dispute, gardez-vous tous d'un sot orgueil. C'est Dieu qui a fait *André* plus fort, et *Paul* plus joliment tourné que quelques autres ; *Jules* tient ses richesses de son père et *Osmin* sa petite science de ses maîtres.

—C'est vrai, dit *André*, nous ne nous sommes rien donné de nous-mêmes, et tout à l'heure nous étions tous les quatre autant de petits sots.

—Mes enfants, continua M. David, s'il y en a parmi vous quelques-uns qui soient nés avec des penchants mauvais, et qui soient devenus vertueux par leurs efforts, ceux-là auraient quelque droit d'être fiers d'eux-mêmes. Encore auront-ils eu le secours des bons exemples, des bonnes lectures, d'un sage ami. Ainsi, chers enfants, jamais d'orgueil en quoi que ce soit, et toujours union et intelligence parmi vous.

UN JOUR DE CONGÉ.

Le jeudi était jour de congé, mais ce jour-là même les élèves de M. David aimaient à se rendre auprès de leur bon maître. On lui demandait un jour s'il

n'était jamais fatigué d'être entouré de cette foule d'enfants ; il répondit : Le Messie disait : *Laissez venir à moi les petits enfants* ; et vous voulez que je les repousse, moi, lorsque Dieu les appelle avec tant d'amour.

Un jeudi du mois de mai, M. David sortit de sa maison avec plusieurs de ses élèves. Une servante suivait portant sur sa tête une grande corbeille remplie de gâteaux et de fruits ; on se dirigea dans la campagne vers un petit bois connu, qui avait retenti souvent des cris de joie des écoliers. Arrivés là, les enfants s'exercèrent à différents jeux de force et d'adresse : un gâteau était le prix du vainqueur. Puis on s'approcha de la fontaine, d'où s'échappait un filet d'eau limpide et agréable à boire, et là se fit la collation donnée par le bon instituteur. Les convives étaient de bon appétit, fort joyeux, et osaient montrer toute la folie de leur âge devant le maître qui leur souriait.

On rit un peu aux dépens de *Paul*, qui en tombant dans le ruisseau, avait dérangé sa frisure, et qui en pleurait de chagrin. Ses camarades le voyant si occupé de sa figure et de sa toilette, le comparèrent à une petite fille, et lui donnèrent le nom de *Pauline* qui lui resta.

Le soleil baissait, car les plus beaux jours ne sont pas, hélas ! plus longs que les autres, et on reprit le chemin de B***, en longeant la rivière qui baigne la ville. Une petite fille s'était endormie imprudemment au bord de l'eau ; réveillée en sursaut par les chants et les cris des écoliers, la pauvre enfant se leva à demi, puis se laissant retomber, elle glissa et tomba dans la rivière. *André* était un garçon de treize ans, grand pour son âge, et plein de courage et de résolution ; il savait un peu nager, et n'hésita pas à plonger dans l'eau pour en retirer la pauvre petite fille. Il ne tarda pas à reparaitre et eut le bonheur de ramener l'enfant sur le rivage.—C'est *Jacquette*, dit *Laurent*, je la reconnais bien ; elle a souvent demandé l'aumône à maman qui ne la lui refuse jamais, parce qu'elle dit que *Jacquette* est une bonne fille qui a grand soin de son grand-père infirme. Pauvre *Jacquette*.

Une maison de paysan se trouvait près de là. M. David y transporta *Jacquette* et lui fit donner les secours nécessaires. Lorsque la petite fille fut revenu de son évanouissement et de sa frayeur, M. David lui dit :—Où demeures-tu, enfant ? nous enverrons prendre d'autres vêtements ; ceux que tu avais sur toi sont encore tous mouillés.—Je n'ai pas d'autres habits ; mais ce que je regrette surtout, ce sont les sous que j'ai gagnés aujourd'hui, et qui sont tombés dans l'eau. Je ne pourrai pas acheter demain le *petit pain blanc* pour mon grand père. Et la bonne *Jacquette* pleurait.

M. David pria les paysans qui les avaient reçus de laisser à la petite mendicante les habits qu'ils lui avaient prêtés, promettant de les leur bien payer.

Jules, qui était de famille riche et à qui on donnait beaucoup pour ses plaisirs, tira de sa bourse une pièce d'argent, la donna à *Jacquette*, en lui disant :—Tiens, voilà pour acheter du *pain blanc* à ton grand-père. Tous les autres enfants eurent le même élan de charité, et jetèrent dans le tablier de *Jacquette* la monnaie qu'ils avaient sur eux.—Bien, mes enfants, dit M. David attendri ; je crois voir dans ce moment Dieu qui vous bénit tous ! Aujourd'hui mon excellent *André* a fait un noble usage de sa force, et *Jules* un noble usage de son argent. C'est ainsi qu'il faut user toujours, mes enfants, des dons que Dieu nous a faits !

L'instituteur aperçut alors un de ses élèves, fils d'un honnête et pauvre ouvrier de la ville, qui s'approchait de *Jacquette* en rougissant un peu ; et tirant de sa poche une part de sa collation qu'il avait réservée pour son souper, il la donna à la petite fille en lui disant à voix basse : "*Je n'ai pas d'argent, Jacquette, mais ce que j'ai, je le te donne.*" M. David fut à lui, et serrant sa main dans les siennes, il lui dit :—Antonin, je lirai demain à l'école une des plus belles pages de l'Évangile à votre louange ; vous y verrez tous combien parut grande à Jésus la *modeste offrande de la veuve*.

Il était déjà nuit, on se sépara, et chacun s'endormit heureux du bien qu'il avait fait.

RESPECT AU MALHEUR.

—Mes chers enfants, dit un jour le maître avant de commencer la classe, on m'a rapporté que, hier, plusieurs d'entre vous étaient réunis sur la place publique, pour voir passer des prisonniers destinés au pénitencier, et que vous aviez accablé d'injures ces misérables. Le petit *Laurent* a jeté une pierre à un de ces hommes, et vous aussi, *André*, vous étiez là. C'est mal, mes enfants, il ne faut jamais insulter au malheur.—Je le savais, répondit *André* ; mais je ne croyais pas mal faire en témoignant tout mon mépris pour des scélérats.—J'aime à vous voir l'horreur du vice, *André*, mais il faut aussi y joindre une sorte de pitié pour les méchants ; hai de Dieu, chassé de la société des hommes, l'être le plus malheureux au monde, croyez-le bien, c'est celui qui est sans vertu.—Quelque fois on les ramène au bien, dit *Osmin*. Mon oncle est aumônier des prisons ; il dit qu'il a eu le bonheur de convertir quelques-uns de ces misérables ; et ma mère qui est si pieuse, ne dédaigne pas d'aller elle-même porter des secours aux prisonniers.—Je le crois bien, reprit M. David ; c'est parce que votre mère est pieuse et bonne, qu'elle va secourant toutes les infortunes, à l'imitation de Jésus-Christ, mes enfants, qui appelait à lui avec une tendre charité les malades, les faibles, les pécheurs. Je sais aussi, continua-t-il, que *Laurent* contrefait avec un talent qui fait rire, des gens infirmes ou ridicules ; qu'il se moque des vieillards et des malheureux fous qui passent quelquefois sous ses fenêtres. Corrigez-vous de ce défaut, mon enfant, peu à peu il vous gâterait le cœur. Il faut plaindre

tous ceux qu'un malheur quelconque a frappés.—Oh ! pour les vieillards, interrompit *Jules*, il y en a de si laids, de si malpropres, d'un caractère si chagrin !—Les cheveux de votre père blanchiront un jour, *Jules* ; peut-être que de cruelles souffrances dénatureront ses traits, aigriront son caractère, et alors ne vous semblera-t-il plus respectable?... et vous-même, ne serez-vous pas ainsi un jour ? Dans votre vieillesse vous aurez sans doute des vertus, et l'estime des honnêtes gens, et vous trouverez bien étrange que des enfants ignorants et légers osent rire de vous !—Oh ! monsieur, je n'avais pas réfléchi à tout cela.

—La pauvre *Jacquette*, à qui on n'a rien appris a trouvé dans son cœur ce que je viens de vous dire, mes enfants : voyez ses soins pour son grand-père infirme. Le malheur de sa position rend pourtant ce vieillard un peu rude pour *Jacquette*, et elle n'en est pas moins pour lui respectueuse et dévouée. Et si Dieu me fait vieillir au milieu de vous, ajouta M. David, si je suis accablé d'infirmités, n'aurais-je donc plus de droit à votre amour ?

A ces mots, *André* se jeta dans les bras du bon instituteur, et tous les enfants se pressant autour l'assurèrent, les yeux pleins de larmes, qu'il serait toujours leur ami le plus cher.

LE MENSONGE.

M. David fut un jour obligé de s'absenter :—Mes enfants, dit-il, je vais vous laisser quelques heures ; *Osmin*, qui est le plus avancé, fera la classe pour moi. Je ne doute que les devoirs soient bien faits, et que vous ne soyez aussi appliqués que si vous étiez sous mes yeux. En effet, *Osmin* remplaça le maître avec aplomb et intelligence, et les élèves furent dociles parce qu'ils comprenaient presque tous l'utilité de l'instruction. L'heure de la récréation arrivée, les enfants se dispersèrent. Les uns jouaient dans les cours, d'autres restaient à lire dans la salle d'étude. L'un d'eux, nommé *Robert*, se glissa avec *Osmin* dans l'escalier qui conduisait à la chambre de M. David. Ils voulaient tous deux profiter de son absence pour visiter sa bibliothèque. Ils ne rencontrèrent point la gouvernante, et réussirent dans leur projet. Chaque volume fut ouvert et feuilleté, tous les rayons de la bibliothèque bouleversés ; il en restait encore un fort élevé ; pour y atteindre, ils appliquèrent une échelle, mais l'échelle glissa, et entraîna, en le déchirant du haut en bas, un portrait accroché au mur. Les écoliers furent alors bien effrayés des suites qu'aurait leur faute.

—Comment nous excuser ? dit *Osmin*.—Il faut nous retirer bien vite, répondit *Robert*, personne ne nous a vu entrer ici, M. David ignorera quels sont les coupables.—Il ne l'ignorera pas longtemps, car il nous interrogera tous, et les autres se diront innocents.—Eh bien, nous dirons que nous le sommes aussi.—Un mensonge ! fit *Osmin* avec un geste de mépris.—A qui cela fera-t-il du mal ?—Mais à nous ; ce serait nous avilir !—Oh bien, mon cher *Osmin*,

garde tes beaux sentiments et tire-toi de là comme tu pourras. En disant ces mots, *Robert* s'enfuit de la chambre et *Osmin* sortit après lui.

Lorsque M. David fut de retour et qu'il eut vu le désordre de son appartement, il réuni ses élèves, et leur montrant le tableau déchiré, il demanda quels étaient les auteurs de ce dégât—*Osmin* répondit sans hésiter.—Monsieur, un violent désir de voir vos livres m'a conduit chez-vous et a causé ce malheur. Vous m'en voyez désolé ! Punissez-moi comme je le mérite.

—*Osmin*, votre indiscretion me donne un chagrin plus vif que vous ne le pensez. Ce portrait, méconnaissable à présent, était celui de mon père dont le souvenir m'est si cher !... Etiez-vous seul *Osmin* ?—Non, monsieur, mais ne me forcez pas, je vous prie, à nommer celui qui m'accompagnait.—Pour quel motif ne le nommeriez-vous pas.—On doit avouer sa faute, mais on répugne à dire celle d'un camarade.—C'est bien, *Osmin*, mais vous avez de la noblesse dans le cœur. Mais je puis vous épargner le chagrin de nommer *Robert*, je sais qu'il était monté dans ma chambre avec vous.

—On vous a trompé, monsieur, s'écria *Robert*.

M. David le regardant fixement lui dit :—Prenez garde, *Robert*, n'aggravez pas votre faute. Osez-vous répéter que ce n'était vous ?—Je l'ose, monsieur, répondit *Robert*, enhardi par le silence d'*Osmin*.

Alors le maître indigné lui dit :—Madeleine vous a parfaitement reconnu, monsieur, lorsque vous êtes furtivement sorti de ma chambre. Vous êtes un lâche menteur ! Durant quinze jours vous ferez seul votre devoir et vous serez seul aux récréations. Si vous commettez une seconde faute de ce genre, je prierai vos parents de vous garder tout à fait chez eux. Pour vous, *Osmin*, je ne vous punis pas, vous l'êtes assez, mon enfant par le chagrin que vous m'avez fait. Seulement, ajouta M. David, n'oubliez pas ce conseil que vous ne devez jamais parcourir des livres que vous ne connaissez pas. Il y en a de dangereux ; il y en a d'excellents, mais qui ne peuvent pas tous être bien compris à votre âge. Laissez-vous diriger encore dans le choix de vos lectures. Mais touchez-moi la main, mon ami, car je vous estime et je vous aime.—Que d'indulgence, dit *Osmin* en baisant la main de M. David, et comme *Robert* est puni ! Je ne vous ai jamais vu si sévère que vous l'êtes aujourd'hui pour lui.

—Mes enfants, je vous pardonne de tout mon cœur les fautes qui viennent de l'étourderie de votre âge. Mais je ne pardonne pas le mensonge, qui annonce chez un homme fait, une âme basse et méprisable. *Robert* est jeune, cette leçon lui servira, j'espère ; mais si elle ne le corrigeait pas, je le chasserais, parce qu'il ne serait pas digne d'être votre camarade et mon élève.

LES PRIX.

Le quinze juillet était arrivé, M. David devait distribuer ce jour-là les prix à ses élèves. La salle

était ornée de draperies et de fleurs. Vis-à-vis les bancs des écoliers, étaient les places réservées à leurs parents, dont les cœurs battaient fort de crainte et d'espérance.—L'heure avait sonné. M. David et le curé de la paroisse prennent leur siège. Les élèves se rangent sur leurs bancs, et au milieu d'un profond silence, l'instituteur dit d'une voix émue :

—Mes jeunes amis, nous allons nous séparer pour quelque temps ; puissiez-vous goûter pendant ces vacances, toutes sortes de joies innocentes. Soyez, par votre bonne conduite, la consolation et l'espérance de vos familles. Au milieu de vos jeux, n'oubliez pas que l'instruction et la sagesse seront les seules bases de votre bonheur à venir. Quelques-uns de vous vont entrer dans un collège pour y faire de plus fortes études. A ceux-là je dis un adieu tendre comme l'adieu d'un père. Je leur souhaite des succès dans les sciences et leur demande un souvenir pour leur premier maître, qui fut leur premier ami. Les plus jeunes me reviendront, mes bras leur seront ouverts. Comme par le passé je leur montrerai la route du devoir, et je leur enseignerai à aimer Dieu, ce qui rend tous les devoirs plus faciles.

Maintenant nous allons donner des prix à ceux de ces enfants qui nous ont consciencieusement paru le mériter. Il en est beaucoup d'autres à qui je dois des éloges ; les plus faibles doivent trouver ici des motifs d'émulation pour l'an prochain.

Alors on distribua les couronnes et les livres. Les enfants couronnés allaient cacher leur joie et leur orgueil dans les bras d'un père ou d'une mère attendris, à qui ce beau jour en promettait d'autres.

Osmin eut le prix de lecture, de dessin et d'histoire ; *André* celui de géographie et de bonne conduite ; *Jules*, celui de grammaire ; *Antonin*, celui d'écriture et d'arithmétique. *Robert* eut les seconds prix de grammaire et d'histoire ; mais il les reçut d'un air triste et honteux, de la main de M. David. *Laurent* eut un prix d'encouragement. *Paul* était là aussi, très-bien mis, parfumé et bien coiffé, mais il n'eut pas de prix.

CONCLUSION.

Mes chers enfants, il y a dix ans que tout cela se passait : le pauvre M. David est mort avec la foi d'un chrétien pleuré de tous ceux qui l'ont connu. Voici les nouvelles que je sais des écoliers de votre connaissance. *André* est dans la com merce ; *Osmin* étudie en droit. Ce sont deux charmants jeunes gens, d'un noble et beau caractère. *Laurent*, qui ne savait pas prier Dieu lorsqu'on le remit entre les mains du bon M. David, veut aujourd'hui se faire prêtre. *Antonin*, est menuisier comme son père ; il est intelligent, laborieux et fera fortune. *Robert* se destine à la médecine. *Jules*, quoi que riche, veut aussi prendre un état, parce qu'il sent que l'oisiveté n'est pas bonne, et entraîne souvent à de grands désordres.—Et *Paul* ?—*Paul*, mes amis, est un doux et joli garçon, ignorant, et assez inutile à sa famille et à la société. Il continue

à friser ses cheveux, il fait à ravir le nœud de sa cravate, prend des pastilles, évite les courants d'air, et on l'appelle encore *mademoiselle Pauline*.

Une recette pour apprivoiser les natures méchantes et sauvages.

Un honorable ecclésiastique de Paris venait d'être appelé pour confesser une vieille femme mourante dans une de ces maisons qui servaient de refuge aux chiffonniers et qui tombent aujourd'hui presque toute sous le marteau des démolisseurs pour faire place à des voies larges et aérées ; il entendit des cris plaintifs partir d'une chambre voisine et comme le bruit d'un corps qui tombe. Il s'y précipite et voit une femme étendue sur le carreau, qu'un homme rouait de coups. "Ah ! malheureux !" s'écria l'abbé. L'homme se retourne, et, apercevant le prêtre, il lui dit : "Que venez-vous chercher ici ? Vous allez passer par la fenêtre." Et, le saisissant par le collet et la ceinture, il le soulève de terre et se rapproche de la fenêtre.

C'était au troisième étage. L'abbé avait conservé sa présence d'esprit. Rapide comme l'éclair, un souvenir se présente à lui, et, sans paraître ému, il lui dit : "Moi qui venais vous chercher pour porter secours à une pauvre voisine qui se meurt !" Quelques jours auparavant, l'Archevêque de Paris, M^g. Sibourg, lui demandant comment il parvenait à conquérir ces natures sauvages : "Monseigneur, répondit-il, je tâche de leur faire faire un acte de charité. Quand je réussis, ils sont à moi."

L'homme s'était arrêté ; il était temps : la fenêtre ouverte n'était plus qu'à un pas. Il dépose l'abbé par terre en lui disant : "Qu'est-ce que c'est ?—Une pauvre femme qui se meurt sur le fumier, et je venais pour que vous m'aidiez un peu à la secourir.—Voyons." Et l'abbé le conduisit dans la pièce contigue et lui montra une vieille femme étendue sur un misérable grabat couvert d'une paille infecte, dans le paroxysme d'une fièvre brûlante, à peine recouverte de quelques misérables haillons. "Ah pauvre femme ! dit le chiffonnier dont la colère était tout à fait tombée à cet aspect.—Je voulais vous prier, lui dit l'abbé en lui tendant une pièce de trois fr. de me procurer deux ou trois bottes de paille fraîche pour qu'elle soit un peu moins mal.—Tout de suite." Et prenant la pièce, il s'élança, descendant quatre à quatre les marches de l'escalier verroulé.

A peine était-il parti que toutes les portes du corridor s'ouvrirent, et tous les habitants, les femmes, y compris celle qui venait d'être battue, se précipitent en disant : "Sauvez-vous, monsieur l'abbé, sauvez-vous vite pendant qu'il est loin. Il est aussi fort qu'il est violent, et s'il vous retrouve ici, il pourrait bien vous faire un mauvais parti.—Non, non, répondit l'abbé en souriant, je resterai. Je l'ai entrepris. Il vaut beaucoup mieux que vous ne croyez, et il faudra bien que j'en vienne à bout." On l'entendit remonter. Chacun était rentré chez soi, fermant soigneusement sa porte.

Il arrivait en effet, chargé de trois bottes de paille qu'il jeta à terre à la porte de la malade. Il en délie une, étend la paille par terre, et enlevant la pauvre infirme aussi délicatement qu'aurait pu le faire une sœur de charité, il la pose dessus avec précaution. Ouvrant la fenêtre, il jette dans la rue, sans trop de souci des ordonnances de police, le fumier infect qui couvrait le grabat, et le remplace par la paille fraîche des deux autres bottes ; il la recouvre de ce qu'il trouve de mieux dans tous ses haillons, et replace sur son lit avec le même soin la vieille femme, qui le remercie par signes et surtout par l'air de satisfaction et de bien-être avec lequel elle s'arrangeait sur sa couchette.

L'abbé l'avait regardé avec bonheur, et dès que tout fut fini, lui prenant la main, il lui dit : "Tenez, je gage que vous êtes plus content de vous que si je vous avais laissé battre votre femme tout à votre aise.—Ah ! dame ! je ne dis pas ; et, regardant la vieille voisine, il ajouta : Pauvre femme, je ne savais pas qu'elle fût si mal.—Vous êtes un brave homme, j'ai vu comme vous vous preniez bien pour elle, et avec quel soin.—Oh ! c'est qu'elle est si faible.—Je reviendrai la voir dans quelques jours, et j'aurai bien du plaisir à vous voir.—Ah ! monsieur l'abbé, dit-il en rougissant un peu ; et prenant la main que l'abbé lui tendait de nouveau : Excusez si j'étais bien en colère tout à l'heure.—Je n'y pense plus, et à revoir. Cependant vous allez me faire une promesse.—Quoi donc ?—Je reviendrai dans cinq à six jours, et d'ici-là vous ne battrez pas votre femme.—Ah ! c'est qu'il y a des moments qu'elle m'ostine.—Eh bien ! dans ces moments-là, vous irez voir votre voisine.... C'est promis, à revoir." Et, sans attendre davantage, il secoue la main du chiffonnier et se hâte de partir.

Il revint effectivement au bout de cinq jours, et après sa visite à la pauvre vieille, qui lui raconta en pleurant combien son terrible voisin avait été bon pour elle, il entra chez lui. En le voyant, la femme se précipite vers lui en lui disant : "Ah ! monsieur l'abbé, vous m'avez sauvé deux *roulés*." Le mari, un peu confus, ajouta : "Ah ! oui, les mains m'ont bien démangé... Mais j'ai fait comme vous m'avez dit, et je ne rentrais que quand la colère était passé.—Vous le voyez, dit l'abbé, on peut toujours en venir à bout, et je suis sûr qu'après ces deux fois vous avez trouvé votre femme bien plus douce, et, comme vous dites, moins *ostinée*."

La glace était rompue, et l'abbé en profita pour parler un peu de charité et d'amour du prochain. Nui n'avait mieux que lui, qui prêchait si bien d'exemple, le droit d'en parler. De là il passa un peu à l'amour de Dieu, et quitta le couple enchanté, emportant une nouvelle promesse de patience et celle d'une visite du mari. Sous cette grosse enveloppe il cachait un cœur intelligent et bon, et il ne fut pas difficile à l'abbé de le ramener à Dieu. Après avoir été la terreur de son quartier par sa force et sa violence, il en devint le mo-

dèle et l'apôtre. Plus d'une fois il amena à l'abbé d'anciens camarades dont il avait déterminé la conversion."

Un matin, celui-ci se trouvait d'assez bonne heure à Saint-Sulpice. Il le vit entrer et après une courte prière, s'approcher du tronc des pauvres, y jeter quelque chose et se retirer précipitamment. Il le suivit et, l'ayant rejoint dehors, il lui demanda ce qu'il venait de faire. Le chiffonnier hésita à répondre, mais, certain que l'abbé avait tout vu, il lui dit : " Eh bien ! c'est l'argent de mon déjeuner que j'y ai jeté. Autrefois je n'en ai que trop dépensé au cabaret. J'ai donné des scandales, vous le savez mieux que personne. Pour les réparer autant que je le puis, je jeûne quelquefois, et comme il ne serait pas juste d'en tirer profit, je viens jeter ici, pour les pauvres, l'argent que mon déjeuner m'aurait coûté." L'abbé MULLOIS.

La Rose.

LA RAILLÉE AUX ROSES.

Nous avons parlé plus haut de la cérémonie appelée la baillée des roses ; voici à quelle occasion et dans quelles circonstances cette cérémonie fut instituée. Le 6 mai de l'an 1227, la Reine Blanche de Castille, veuve de Louis VIII et régente du royaume, traversait le Poitou, accompagnée du jeune roi, son fils, des seigneurs de la cour et des présidents et conseillers aux parlements. A cette époque le parlement n'était pas sédentaire à Paris, et c'était pour rendre ses décisions plus pompeuses et plus sacrées, que la sage reine aimait à suivre les magistrats dans leurs pérégrinations ; la régente avait aussi pour but en agissant ainsi, d'inspirer à son fils l'amour de la justice et un inviolable attachement pour ceux qui s'en montraient les dignes organes. On sait comment le jeune roi profita plus tard des leçons de sa pieuse mère.

Le nombreux cortège se rendit à la cathédrale de Poitiers, où une messe d'actions de grâce fut chantée en grande pompe par l'Evêque Claude Blaisemont. Chacun se retira ensuite, et la première audience fut proclamée pour le surlendemain.

Les parlementaires emmenaient dans ces lointains voyages, leurs familles, c'est-à-dire leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs. Pierre Dubuisson, premier président du parlement, veuf depuis longues années, avait une fille unique d'une rare beauté, d'une exemplaire sagesse, et qu'il aimait avec toute la tendresse d'un père et d'un vieillard. Marie, c'était le nom de la jeune fille, faisait l'admiration de la cour, non seulement par l'éclatante merveille de sa beauté, mais encore par les qualités de son cœur et de son esprit ; attentive aux moindres désirs de son père, on la voyait fuir les délassements les plus innocents, abandonner les occupations les plus sérieuses pour venir auprès du vieillard pendant les courts instants de liberté que lui laissait sa haute magistrature,

Le jeune comte de la Marche, l'un des premiers Seigneurs de la cour, éprouvait un vif sentiment d'admiration pour Marie, et le voyage de Poitiers lui avait donné l'espoir que d'heureuses circonstances lui permettraient de faire connaître à la chaste jeune fille la force, la pureté des sentiments qu'il avait pour elle. Le comte de la Marche était pair de France, et comme la cour, le parlement se composaient de juriconsultes et de seigneurs hauts-justiciers, les prérogatives de la pairie le mettaient en relations continuelles avec le premier président Dubuisson. C'est ainsi qu'il avait pu voir Marie, et, tout d'abord, il avait mis aux pieds de la jeune fille sa couronne de comte et sa dignité de pair.

— Monseigneur, avait répondu Marie, vous êtes d'une race antique, vos aïeux vous ont laissé douze châteaux crénelés qui ornent et défendent le sol de la France ; il vous faut une épouse digne de votre grandeur et je ne suis que la fille d'un homme de science et de vertu, permettez donc que je refuse votre hommage.

C'est alors qu'était arrivée l'époque de la tournée annuelle du parlement, et le séjour de la cour dans la capitale du Poitou avait fait naître dans le cœur du jeune Philibert de la Marche l'espérance de voir accueillir plus favorablement ses vœux.

La reine Blanche, logée au milieu du Champ-aux-Rosiers, dans la maison de l'argentier de France, avait voulu que son parlement occupât une aile des bâtiments qui lui étaient réservés. Cette résolution de la régente avait comblé de joie le jeune comte, que son rang à la cour appelait constamment auprès de la Reine et de son fils. Ses assiduités près de Marie échapperaient ainsi, pensait-il, aux observations curieuses des courtisans. Cependant, les instants que le comte passait près de Marie lui paraissaient bien courts ; après l'avoir vue toute une grande partie de la journée à l'ouvrer de la Reine, il eût voulu se retrouver encore avec elle le soir. Quand la nuit vint, il se décida donc à aller au Champ-aux-Rosiers, errer devant la demeure du premier président et, pour appeler l'attention de Marie, il commença à chanter une des chansons du comte Thibault. A peine achevait-il le second couplet, qu'une fenêtre s'ouvrit, et que la jeune fille, se penchant sous les découpures élégantes de l'ogive, s'écria :

— N'avez-vous pas de honte, Monseigneur, d'employer les heures dues au travail et à la méditation en vaines et puériles pratiques ? Demain, comte de la Marche, vous allez être appelé à prononcer sur l'honneur, sur les biens, sur la vie, peut-être, des citoyens ; et ces heures précieuses qui vous séparent de l'aube, vous les dissipez en frivoles loisirs. Monseigneur, regardez autour de vous, et apprenez de quelle manière on se prépare aux austères fonctions que vous remplissez !

Et Marie, étendant les mains, montrait au jeune Philibert les fenêtres des membres du parlement, tou-

tes éclairées par une vacillante lumière, qui indiquait assez que ces grands personnages se livraient à l'étude des causes qu'ils devaient juger le lendemain.

— Vous me tracez bien sévèrement mon devoir, dit le comte de la Marche, mais je saurai m'y ranger ; en me dévouant au service de l'Etat, sur le champ de bataille pendant la guerre, sur le pré de service pendant la paix, peut-être me rendrai-je digne de vous.

Regagnant aussitôt son logement, Philibert de la Marche se mit à étudier le reste de la nuit les affaires qui devaient être portées au parlement.

Le lendemain précisément, il arriva qu'on dut plaider devant la reine régente une cause dont le comte de la Marche avait été nommé rapporteur. Pierre Dubuisson voulait passer outre, car on savait que Philibert était peu enclin au travail ; mais la Reine, ayant demandé au jeune comte s'il était prêt à parler, sur sa réponse affirmative, un prompt silence s'établit. L'affaire était de grave importance : il s'agissait de la succession du *vidame* de Bergerac, qui s'était marié trois fois et avait laissé de chaque lit sept enfants. Le point en litige était de savoir si les enfants du premier lit devaient concourir au partage dans la même proportion que ceux des deux derniers ; la coutume et le droit écrit des provinces de Guienne et de Poitou étaient en désaccord dans l'espèce.

Le comte de la Marche, dans un rapport d'une remarquable lucidité, parvint à concilier les droits de chacun ; et, lorsqu'il posa ses conclusions, le parlement alla aux voix sans discussion, et vota dans le sens du rapporteur.

— Ça, comte de la Marche, dit la reine, vous venez de nous donner un brillant témoignage de votre faconde et de votre sagesse ; persisterez-vous, mon féal, dans la voie que vous venez d'entamer avec tant de distinction ?

— Madame la Reine, répondit le comte en mettant un genou en terre, je ferai désormais tous mes efforts pour mériter la faveur de Votre Majesté et du Roi notre Sire.

— Bien, bien, comte ; mais soyez sincère : à qui devons-nous ce changement et ce subit amour des sérieux labours ?

— A un ange descendu d'en haut pour me rappeler au devoir, répondit-il en levant un regard reconnaissant vers Marie, assise non loin de la Reine.

— Je le savais, reprit celle-ci en se penchant affectueusement vers le jeune Pair ; je me promenais avec le comte Thibault au Champ-aux-Rosiers lorsque la parole céleste vous est venue. Je me charge, comte, de donner le prix à votre loyale obéissance. Messire Pierre Dubuisson, continua Blanche en se retournant vers le premier président, vous êtes dès ce moment chancelier de France, et vous, ma belle amie, ajouta-t-elle en tendant la main à Marie, demain la cour vous saluera du nom de comtesse de la Marche. Tous trois s'inclinèrent respectueusement.

— Jeunes pairs de France, dit la Reine en se levant,

imitiez l'exemple du comte de la Marche, et apprenez de lui à faire tourner au profit du peuple les tendres sentiments de votre cœur. Pour moi, afin de perpétuer à jamais le souvenir de Marie, je veux qu'en mémoire de la nuit d'hier les jeunes pairs présentent à mon Parlement un tribut annuel, le 1er mai.

— Et de quoi se composera ce tribut, noble Reine ? fit le comte de Champagne.

— De roses, répondit Blanche en promenant autour d'elle un gracieux regard ; ce tribut sera certes payé exactement, car *notre fertile terre de France produira toujours des fleurs pour orner la beauté, comme du fer pour armer les braves*. Comte de la Marche, rendez le premier cet hommage à mon Parlement.

Philibert obéit. Des roses furent aussitôt cueillies par des pages, et à la tête des jeunes pairs de France, le comte de la Marche offrit, dans des corbeilles de jonc, rehaussées de crépines d'or, une moisson de fleurs embaumées au vénérable aréopage.

Depuis cette époque, le plus jeune des pairs de France accomplissait cette touchante et naïve cérémonie. Cet usage était encore dans toute sa vigueur au *XVIIe siècle*, et paraissait d'une certaine importance, en ce qu'il servait à fixer la préséance par un acte de possession public ou notoire.

En 1541, la baillée aux roses donna lieu à une contestation sur la préséance entre le jeune duc de Bourbon Montpensier et le duc de Nevers, tous deux pairs de France ; mais avec cette différence que le moins ancien des deux pairs se trouvait prince du sang. La question, déferée au Parlement, il intervint un arrêt portant "qu'ayant égard à la qualité de prince du sang, jointe à la qualité de pair, la cour ordonnait que le duc de Montpensier pouvait le premier bailler les roses."

POÉTIQUE DE LA ROSE.

Ausonne a composé sur la Rose une magnifique idylle en latin, voici la traduction : " C'était au printemps : l'aube naissante annonçait, par un frais délicieux, le prochain retour du soleil, et son souffle, plus piquant, invitait à prévenir le moment où le char du dieu du jour embrâserait l'atmosphère. Séduit et ranimé par l'éclat d'une belle matinée, j'errais parmi les plates-bandes de mon parterre ; les humides vapeurs de la nuit descendues sur les plantes s'étaient condensées en gouttes limpides dans leurs corolles épanouies, ou se jouaient suspendues aux feuilles, et courbaient les tiges affaïssées sous leur poids. Fiers de leur éclat et de leur fraîcheur, mes rosiers, au lever de l'étoile du matin, se pénétraient de la céleste ondée ; sur leurs tiges blanchissantes brillaient encore quelques perles, qui allaient bientôt s'évaporer aux premiers rayons du soleil. On aurait pu douter si l'aurore prêtait son éclat à la Rose, ou si elle lui empruntait le sien. Leur couleur, leur durée est la même : toutes s'abreuvent de rosée ; Cypris leur mère commune, les a revêtues toutes deux de la même pourpre, peut-être ont elles aussi une égale odeur ;

mais l'une trop éloignée de nous dissipe ses parfums dans les airs, tandis que l'autre, plus rapprochée, nous embaume des siens.

“ En ce moment les Roses naissantes se développaient successivement à mes yeux. L'une m'offrait un bouton muni de son étroite et neuve enveloppe ; l'autre par un léger filet de pourpre, annonçait son riche trésor. Celle-ci déchirant sa tunique laissait apercevoir le sommet de sa corolle ; celle-là affranchie de ses liens, et développant ses pétales vermeils, allait inviter l'œil à les couper, et bientôt déployant en liberté les richesses de son sein, étalait l'or de ses nombreuses étamines. Mais à peine m'a-t-elle ébloui un moment de ses rayons enflammés qu'elle voit l'une après l'autre, tomber ses feuilles décolorées.

“ Eh quoi ! à peine éclore, déjà tu expires ! ta robe pourprée se détache, et ses débris jonchent la terre ! un développement si brillant, tant d'éclat, tant d'attraits, sont l'ouvrage et la proie d'un matin ! Dieux jaloux, qui n'accordez aux fleurs qu'un triomphe passager, ne nous offrez-vous vos dons que pour les reprendre aussitôt ? La Rose n'existe qu'un instant, et l'aurore de la vie touche à son déclin. L'astre qui le matin admira sa naissante beauté, la voit, le soir, mourante de vieillesse ; heureuses du moins de renaître après sa mort et de prolonger son existence !

“ Nymphes charmantes, cueillez des Roses tandis qu'elles sont jeunes et fraîches comme vous, mais songez que bientôt vous devez passer comme elles.”

Abraham Cowley a aussi composé en latin une belle idyle en l'honneur de la Rose ; voici la traduction :

“ Si l'on pouvait douter que je dois la naissance au sang de Cypris, à mon éclat, à mes attraits on serait forcé de reconnaître en moi la plus belle des fleurs. Tout ce que les cieux et la terre offrent d'aimable, s'honore et s'embellit du nom de la rose. C'est de la rose que les déesses et les jeunes mortelles empruntent leur principale beauté. Le père de Memnon, qui préside aux riches couleurs de l'Orient, me chérit et se fait gloire d'avoir les doigts de rose.

“ Lorsque, monté sur un char d'or, le père du jour sort de sa demeure céleste et se montre dans toute sa splendeur, la main des Heures étend avec grâce mille nuages de roses sur la route azurée qu'il va parcourir et me suspend en guirlandes aux voûtes de l'Olympe. C'est sous mes brillants auspices qu'il forme ses premiers pas, et lorsqu'après avoir fini sa brillante carrière, fatigué de sa course brûlante, il va rentrer dans son palais, je m'avance à sa rencontre, et d'un visage riant et serein, je l'accueille à son retour.

“ Je suis passagère, j'en conviens ; en mériterai-je moins le nom de Reine ? Je pourrais craindre un pareil reproche, si j'ambitionnais le titre de déesse. Que la présomptueuse Amarante usurpe le nom d'immortelle, nom qui n'appartient qu'aux Dieux : j'y consens ; pourtant qu'on me montre un Nestor parmi les fleurs ! Ah ! sans doute, j'eus paru trop heureuse, et le ciel

m'eût enviée à la terre, si tant d'attraits eussent été plus durable ! Cependant, dois-je me plaindre ? les grandeurs et les plaisirs de l'homme partage ma fragilité, et n'ont qu'un instant, comme moi.

“ Mais, de même que la vertu se survit par la renommée, ainsi, la Parque a beau se hâter de trancher mes jours, mon mérite subsiste encore après moi, et prolonge mon existence. Mes cendres desséchées conservent toujours leur douce odeur ; et comme après leur mort on embaume les Rois, la nature elle-même embaume la Reine des Fleurs dans ses propres parfums.”

Maximes.

— L'ingratitude est un vice contre nature ; les animaux même sont reconnaissants.

— Fainéantise va si lentement, que Pativreté l'atteint tout de suite.

— La faim regarde à la porte du travailleur, mais elle n'ose y entrer.

— L'instruction est un trésor ; le travail en est la clef.

— Être instruit produit deux avantages : on décide moins et on décide mieux.

— L'oisiveté, comme la rouille, use plus que le travail ; la clef est claire tant que l'on s'en sert.

— Ne remets jamais à demain ce que tu peux faire aujourd'hui.

Lundi dernier a eu lieu l'imposante cérémonie de la consécration de la *Chapelle de Notre-Dame de Pitié*. Dans notre prochain numéro, nous en parlerons plus au long ; en attendant, on pourra lire avec intérêt le rapport qu'en a donné la *Minerve*.

Bibliothèque Publique à Montréal.

Les personnes qui ont des livres appartenant à la Bibliothèque Paroissiale de Montréal sont priées de les rapporter à dater du 1er août, afin qu'on puisse remettre cette bibliothèque en bon ordre ; il y a des lecteurs qui ont entre les mains des livres qu'ils gardent depuis plusieurs années ; par cette négligence ils privent les autres personnes de pouvoir les lire, et ils sont cause que des ouvrages très-précieux se trouvent dépareillés ; on les prie de les envoyer de suite à la bibliothèque ou au Séminaire à l'adresse du bibliothécaire.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c. par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er de Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Éditeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boîte 85, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne chez M. Jean Thibaut, au Cabinet de Lecture paroissial, rue Notre-Dame, et chez MM. Plinguet et Cie., Imprimeurs.

Imprimé par Plinguet & Cie., 26, rue St. Gabriel.